

georges friedmann
fin du peuple
juif ?

 idées *nrf*

Extrait de la publication



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© 1965, Éditions Gallimard.

PRÉFACE

Ce petit livre, né de deux séjours en Israël au cours des années 1963 et 1964, est une réflexion sur l'expérience israélienne et, à travers elle, sur le passé, le présent et l'avenir des juifs : effort d'observation et aussi, par la nature du sujet, témoignage, prise de position à l'égard du judaïsme qui m'engage tout entier. Dans ces conditions, il faut d'abord situer cet essai sur un fond de décor personnel, expliquer brièvement comment et pourquoi il a été écrit.

En octobre 1940, je reçus un premier choc en découvrant l'importance bouleversante que pouvait avoir pour moi le fait d'être étiqueté juif. J'ai conservé le papier, à en-tête du secrétariat à l'Instruction publique de Vichy, m'informant que je relevais désormais de lois particulières. A moins, me suggérait-on, d'implorer la grâce d'un traitement de faveur, je ne pouvais continuer d'exercer mon métier de professeur.

J'avais été jusque-là un de ceux que les fidèles du judaïsme appellent juifs « marginaux » ou « périphériques ». Né à Paris dans une famille détachée des observances traditionnelles, où les mariages « mixtes » ne faisaient point problème, profondément intégré à la France, à ses styles de vie, à sa culture, à un milieu d'amis, de collègues où personne ne me posait de questions sur mes origines « ethniques » ou mes croyances religieuses, je n'avais

jamais, bien que désigné comme juif par mon nom, souffert de l'antisémitisme, je ne m'étais jamais senti, même à l'école, discriminé dans la société française. Je n'avais jamais assisté à un office synagogal et, je crois bien, jamais rencontré un rabbin. Plusieurs séjours en Pologne entre 1932 et 1939 me révélèrent, à l'intérieur et hors des ghettos, des formes virulentes d'antisémitisme. Elles me révoltaient, mais pas davantage ni autrement que les sévices du Ku-Klux-Klan dans l'Alabama. Les révolutions prolétariennes, pensais-je alors (et mes voyages en U. R. S. S. me le laissaient encore espérer), résoudraient partout la « question juive ». Les juifs en lévites, barbes et papillotes, bardés de rites alimentaires et d'interdits religieux, me paraissaient si différents de « nous », juifs assimilés de France, juifs « perdus » ! Les souvenirs de l'Affaire Dreyfus, dont m'avait parlé mon père, se raccordaient mal, dans mon esprit et dans ma sensibilité, avec l'image des foules juives à Varsovie ou à Lodz. Je ne me sentais pas en « interdépendance » avec ces hommes, ces femmes des ghettos polonais comme aujourd'hui, après de cruelles expériences et réflexions, avec la poignée de ceux d'entre eux qui ont survécu.

En octobre 1940, ce fut autre chose : chassé de ma profession, considéré comme indigne de l'exercer, mis au chômage en même temps que d'autres universitaires, membres de la communauté française avec qui je ne m'étais jamais senti lié en un groupe distinct, voué à un destin identique. C'était un coup à la tête, au cœur. Pendant quelques semaines, malgré la fraternité des amis, tout l'édifice de la personnalité vacillait, ses fondements eux-mêmes étaient ébranlés. Il fallut faire front en hâte, construire sur-le-champ des remparts neufs devant ce brutal assaut. Que signifiait-il ? Les nazis occupaient la France. Ils importaient le racisme dans mon pays à la semelle de leurs bottes. Ce n'était pas la France qui me chassait de ses écoles, qui m'outrageait : c'étaient Hitler, Goebbels. La France n'y était pour rien. Je voulais la voir,

je la voyais intacte, à travers mes amis (j'aimerais les nommer tous ici, les vivants et les disparus). Ne se conduisaient-ils pas avec moi comme si rien n'avait changé? Grâce à eux, grâce à mes maîtres, Lucien Febvre, Marc Bloch — symbole du Français juif qui refusa, jusqu'à en mourir, de se laisser exclure de la France —, je ne tardais pas à situer ces événements dans leur contexte historique. Je me forgeais à mon seul usage un bref slogan : *civis gallicus sum*, je suis un citoyen français. Je le suis et le demeurerai de plein droit, quoi qu'il arrive. N'ayant jamais caché mes origines dans une France indépendante, je me demandais, dans les ténèbres de l'hiver de 1940, ce que signifiait pour moi « être juif ». Je n'étais pas un croyant de la religion mosaïque et pas davantage un sioniste, affirmant l'existence d'une nation juive ; enfin je savais, bien sûr, que les travaux de l'anthropologie moderne avaient réduit à néant la notion d'une « race » juive.

Ces interrogations, qui m'avaient été imposées par les lois de Vichy, ne se poursuivirent pas longtemps. Dès janvier 1941, la participation à un réseau de la France libre me fit redécouvrir une communauté où toute discrimination était balayée. Mes racines dans le terroir français se trouvaient, durant ces missions sans éclat, renforcées par un paradoxal effet de nos malheurs. « Gaston Fromentin » et quelques autres personnages de mêmes initiales connurent alors l'inoubliable expérience de la camaraderie côte à côte avec des hommes, des femmes venus de bien des provinces, de bien des métiers, qu'associaient, par-delà leurs différences, la volonté et l'espoir. Je leur dois, à travers les « années noires », quelques-unes des révélations les plus exaltantes de mon existence : noblesse, charité vraie, fraternité.

En somme, la France résistante me prouvait la validité du *civis gallicus sum* et le justifiait. C'est pourquoi, une fois l'occupant chassé, et avec lui ses lois infâmes, je confesse que le « problème juif » cessa, à nouveau, d'être

pour moi vivant, présent : tant d'autres problèmes, dans la France à reconstruire, absorbaient nos énergies, mobilisaient nos espérances. Dès août 1944, sur ce sol de France que je n'avais pas quitté, je m'ébrouais avec joie dans sa liberté, dans nos libertés retrouvées.

Lorsqu'il y a vingt-deux mois je mis le pied pour la première fois sur la Terre des Promesses, j'étais peu préparé à vivre une expérience contemporaine du judaïsme. Depuis 1945, je m'étais intéressé, en France et à l'étranger, à des problèmes qui n'avaient rien de juif. Dans les Amériques comme en Europe, en deçà comme au-delà du « rideau de fer », mes enquêtes étaient orientées par les mêmes interrogations. Notre espèce est précipitée dans l'aventure de la technique à l'échelle de la planète, demain à celle du cosmos : l'humanité aux prises avec les produits de son génie. Quelles sont les nations qui, ayant compris son enjeu, pourront grâce à leurs institutions, grâce aussi aux qualités et traditions, à l'art de vivre de leurs habitants, en garder le contrôle et dans quelle mesure ? Comment les sociétés économiquement les plus développées « s'en tirent-elles », affrontées aux stimulations infiniment multipliées, sans cesse renouvelées par le développement des sciences appliquées, bouleversant les travaux des hommes et leurs « loisirs », riches d'exaltantes promesses et de redoutables, de monstrueux dangers pour leurs libertés, leur équilibre psychique, leur bonheur, leur existence même ? Quelques centaines de milliers de juifs, ayant vaincu leurs ennemis, fertilisé des terres immémorialement abandonnées à elles-mêmes, y avaient reconstitué un État, ouvert ses portes à tous ceux, juifs, qui voudraient et pourraient les rejoindre. Héritiers d'une des plus vieilles sagesse, celle de Moïse et des prophètes, encore enrichie par leurs docteurs à travers les siècles, comment allaient-ils, eux, « s'en tirer », affrontés au progrès technique ? Allaient-ils découvrir les

moyens de le mettre pleinement au service de l'homme, corps et esprit, de l'asservir ? Ou seraient-ils, à leur tour, comme les autres, ceux des grandes cités et sociétés d'Occident, menacés de lui être asservis ? Telles étaient les questions que j'avais à l'esprit en quittant pour Jérusalem, au début de février 1963, l'aéroport de Lydda, dont les alentours étaient semés de tentes, transformés en pâturages par des tribus de Bédouins, leurs chèvres, leurs brebis, leurs chameaux, chassés du Néguev après des mois de sécheresse.

Ces questions me sont demeurées présentes durant mes séjours, mais ont été saisies et transformées dans un ensemble foisonnant de problèmes, dans un réseau où s'entremêlent, de manière parfois inextricable, des calculs économiques, d'épuisantes querelles politiques, des programmes sociaux, des institutions pionnières, des préoccupations spirituelles, des inquiétudes religieuses. Venu en Israël pour observer le terrain particulier d'une expérience sociologique, j'y ai découvert bien autre chose et me suis trouvé personnellement impliqué d'une manière inattendue : par la prise de conscience du judaïsme, la discussion de son rôle et de la mission qu'il s'attribue dans le monde. Certes, l'apport possible des Israéliens à l'humanisation de la civilisation technicienne demeurait une préoccupation centrale. Mais sur elle venaient se greffer la mise en question du « peuple juif » et de la religion juive, les rapports entre le messianisme juif et le progrès technique, entre l'avenir de l'État d'Israël et celui du tiers monde, entre le destin du judaïsme, inscrit dans une histoire trimillénaire, et l'universelle reconnaissance de l'homme par l'homme.

Ma rencontre avec Israël a été, en fait, ma première rencontre avec le judaïsme. Elle a suscité un choc incomparable, dans ses répercussions multiples, à celui d'octobre 1940.

Étudier Israël, ce n'est pas seulement, pour un juif, l'observer. Devant ces efforts et ces obstacles, ces grandeurs et ces faiblesses, devant les réussites et les échecs (que je n'ai pas cachés) d'une collectivité où se mêlent des hommes de toutes couleurs, venus de cinq continents et de cent deux pays, asséchant les marais, irriguant les déserts, faisant surgir du roc et du sable des villes nouvelles, des ports modernes de pied en cap, des « grands ensembles » dont la laideur n'a trop souvent rien à envier à celle des nôtres, pourquoi ne suis-je pas simplement un observateur ? Pourquoi, dans l'autobus qui me porte de la pension de Rehavia aux collines de Beit Hakerem, mêlé à une foule détendue où domine une jeunesse libre et gaie, au regard assuré, d'allure sportive dans ses vêtements de couleur vive, pourquoi suis-je heureux comme si sa liberté, sa gaieté, son assurance étaient miennes ? Ou encore comme si c'étaient quelques-uns de mes proches, ces garçons, ces filles allongés sur les pelouses fleuries du « campus » de l'Université hébraïque, des livres à leurs pieds, bavardant au soleil d'un printemps précoce ou parfois échangeant dans leur regard le message d'une idylle naissante ?

Israël, c'est sûr, secoue tout juif, même périphérique et marginal : il peut l'ébranler en l'enthousiasmant ou l'irritant. Un séjour assez long, surtout s'il permet, grâce au travail en commun, des contacts approfondis, s'insère comme un coin dans l'esprit et le cœur du visiteur « assimilé ». Il suscite des interrogations, des prises de conscience. Chez certains, il ne stimule que l'attention, la curiosité. Chez d'autres, il provoquera la « tentation d'Israël », la volonté de participer à cette expérience ou le regret d'être trop vieux pour s'y engager. Même si l'on n'est pas « centré sur Israël », même si l'on n'a pas envisagé l'Alyah, même si l'on n'est ni un mystique ni un simple croyant, on éprouve un sentiment d'« interdépendance » (analysé au cours de ce livre) avec le sort de tous ceux qui sont désignés comme juifs, de tous ceux considérés de par le monde comme les descendants d'une minorité de

minorité qui, il y a près de vingt siècles, refusa de reconnaître en Jésus le Messie. C'est encore cette « interdépendance » qui donne un intérêt particulier au possible israélien d'une société « pas comme les autres », où l'esprit des kibboutzim ouvrirait une voie nouvelle au socialisme, ou encore à l'aspiration vers un « Etat prophétique » répondant aux promesses des Livres sacrés, confirmant la vocation d'un peuple élu de prêtres et de justes.

Israël, par ailleurs, oblige l'observateur juif, malgré ses réticences, à se demander ce qu'est la judaïcité et ce qu'elle signifie pour lui. La résurrection d'un Etat, en Israël, prouve-t-elle l'éternité du peuple juif, de sa mission, pierre angulaire de la foi pour les juifs croyants ? Ou bien le rassemblement de deux millions de juifs en Palestine crée-t-il aujourd'hui une nationalité, un peuple nouveau doté de traits physiques et mentaux qui le distinguent de plus en plus des juifs façonnés dans les communautés repliées et les ghettos de la Diaspora ? Dans quelle mesure les jeunes sabras nés en Israël s'identifient-ils comme juifs et dans quelle mesure peut-on considérer qu'ils le sont encore ? Sommes-nous réduits au choix entre une conception quasi mystique de la judaïcité et une autre, inspirée de l'histoire, de la sociologie et de la psychologie sociale ? Doit-on admettre que la survie des juifs, comme l'affirment des interprétations venues d'horizons très différents, s'explique en grande partie par l'antisémitisme ?

Le visiteur, en Israël, ne peut échapper à une méditation sur l'antisémitisme. Chaque jour ses rencontres l'y ramènent et, avant tout, celle de l'implacable monument de Yad Vashem, élevé sur les flancs de Jérusalem à la mémoire des six millions de juifs exterminés par les nazis. Comment ce massacre a-t-il été possible, au cœur du XX^e siècle ? Le surgissement d'un Etat indépendant, sur ce lambeau de Palestine conquis et encore âprement contesté, renvoie aux impératifs qui l'expliquent sans, pour d'autres, le justifier. Comment peut-il, ce visiteur, après quelques

mois de séjour, ne pas déceler parmi des dirigeants politiques, des enseignants, des croyants la paradoxale et grandissante anxiété de voir, avec le déclin de l'antisémitisme, disparaître les sources et la substance même de l'existence juive ? Une réflexion sur l'antisémitisme ne pouvait être absente de ce livre, effort d'observation et de compréhension tenté par un juif agnostique qui, en abordant ces problèmes où se mêlent tant d'éléments affectifs, souhaite ne pas avoir blessé les croyants, qu'ils soient juifs ou chrétiens : livre, comme le soulignent les mots sur lesquels il s'achève, pétri d'une inquiétude à laquelle, en l'écrivant, j'ai senti tout ce que je dois et voulu payer, en partie, ma dette.

Vallangoujard, 1^{er} décembre 1964.

Quelques notes complémentaires et un petit lexique de termes hébreux ont été placés en fin de volume.

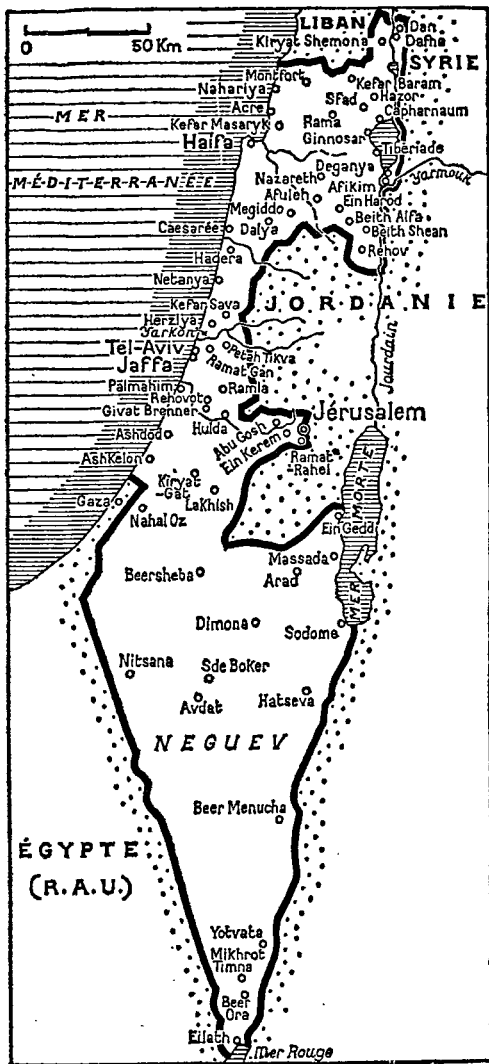
Par ailleurs, nous avons réuni dans un appendice, qui malheureusement débordait le cadre de ce livre, des informations statistiques, pour la plupart inédites en France, utiles pour comprendre divers aspects et problèmes majeurs de la société israélienne. Ceux de nos lecteurs que cette documentation intéresse la trouveront, classée en une trentaine de tableaux commentés dans la Revue Française de Sociologie, 1965, n^o 3 (Juillet), Édit. du C. N. R. S., 15, Quai A.-France, Paris. Elle est désignée dans les notes de ce livre par : App.

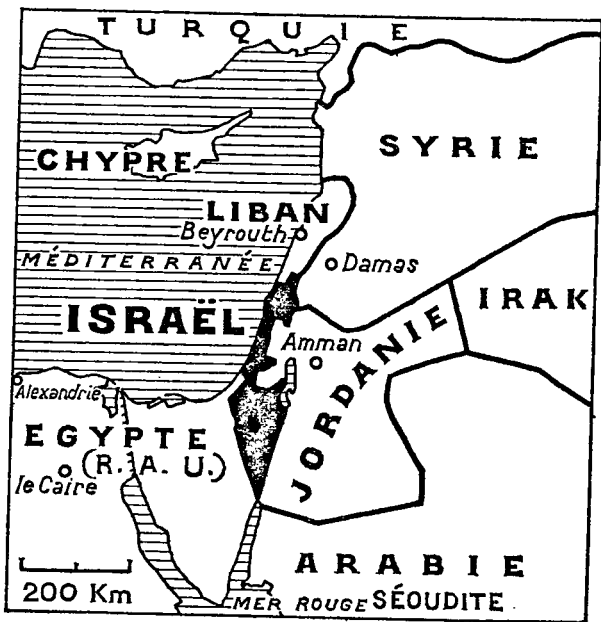
Je regrette vivement de ne pouvoir nommer ici tous ceux qui, en Israël, m'ont aidé par leur accueil, leur science, leurs conseils. Je suis seul responsable des lacunes et des faiblesses qui subsistent dans ce travail. Je veux au moins exprimer ma gratitude à l'Université hébraïque de Jérusalem (et particulièrement à son secrétaire académique, E. Poznansky), qui m'a invité à deux reprises, ainsi

qu'au Technion de Haïfa ; aux professeurs Gershom Sholem, Jacob Katz, S. N. Eisenstadt, Louis Guttman, J. Ben David, S. N. Herman ; à Yonina Talmon, Rivka Bar-Josef, Judith Shuval ; à Claude Vigée ; à Menahem Rosner, Jochanan Omri, qui m'ont permis de vivre dans leurs communautés et de discuter, avec eux et les dirigeants des autres fédérations kibboutziques, de cette admirable expérience ; à Marc Jarblum et ses camarades de la Histadrout ; à J. Rash, délégué de Hashomer Hatzair en France.

La Direction générale des affaires culturelles et techniques a bien voulu contribuer à l'organisation de mon premier voyage.

Doris Donath, attachée de recherches au Centre National de la Recherche Scientifique, qui travaille depuis plusieurs années en Israël à une importante étude sur les immigrants d'origine nord-africaine, fut, au cours de mes séjours, une assistante compétente et dévouée. Marie-Thérèse Basse a préparé avec moi l'Appendice statistique, et sa collaboration a été, une fois de plus, très efficace et précieuse.





ISRAËL DANS LE PROCHE-ORIENT

I

PREMIÈRE APPROCHE DES HOMMES

Israël est un État singulier à bien des égards. Et d'abord c'est, aujourd'hui encore, un creuset qui n'a pas son égal sur la planète. On verra par la suite que l'expression de « creuset », appliquée à Israël, est discutable. Évoquant le *melting pot* américain, elle doit être assortie de commentaires spécifiques et de réserves. Nous en usons, néanmoins, pour la description liminaire d'un phénomène qui frappe tout observateur : la force avec laquelle des populations, venues de cent deux pays différents, ont été physiquement et moralement saisies par un nouveau milieu où la nature, le travail, les hommes et les institutions exercent leurs influences quotidiennes, où climat, société, culture, valeurs, religion entremêlent leurs actions, forgeant un prodigieux instrument de transformation humaine ¹.

Sa puissance se manifeste de tous côtés. Les jeunes, qui occuperont demain les postes responsables dans l'administration, dans l'économie, dans l'armée, en offrent les preuves les plus évidentes. A l'Université hébraïque, parmi les étudiants, bien que la plupart

1. Il y a des réfractaires à cette transformation : les immigrants qui, pour des raisons variées, retournent vers leur pays d'origine ou vers une autre expérience (App., tableau X) ; il y a aussi, en Israël même, dans la population juive, quelques centaines d'irréductibles, les Natorei Karta, qui ne reconnaissent pas le nouvel État et dont nous reparlerons.

soient d'origine ashkenaze (les jeunes « orientaux » ont encore peu d'accès à l'enseignement supérieur)¹, il est impossible de reconnaître des types morphologiques dominants par la couleur des cheveux, de la peau, des yeux, la taille, les traits du visage. Les blonds aux yeux bleus n'y sont pas rares. Mêmes observations dans les usines, où pourtant le mélange est plus complet, puisqu'on rencontre beaucoup de travailleurs nord-africains (Tunisiens, Algériens, surtout Marocains), des Égyptiens, souvent ouvriers qualifiés, chefs d'équipe ou contremaîtres, mais aussi, et en nombre, des Irakiens, des Iraniens, des Yéménites. Dans les kibboutzim, les mariages sont, en proportion, un peu plus nombreux que dans l'ensemble de la société israélienne. En décidant de s'unir, les jeunes n'y tiennent pas compte — ou très peu — de considérations économiques ou ethniques dont l'importance demeure bien plus grande dans les zones urbaines, les milieux bourgeois et même parmi les intellectuels et certains groupes ouvriers. Les mélanges les plus imprévus y sont monnaie courante. Que de beaux enfants en naissent! Je vois ceux, à B. S., de Sarah, la petite Américaine de Brooklyn, et du sabra Uri, dont les grands parents s'évadèrent d'un ghetto de Bukowine, ou, au kibboutz G. H., ceux d'une Yéménite (beaucoup de filles du Yémen sont des créatures splendides) et du fils d'un juriste allemand venu avec la grande Alyah de 1935, ou encore, à R., les deux garçonnets de l'agronome polonais et de sa compagne, jeune juive mexicaine, femme-enfant qui, vêtue d'une robe bariolée pour la fête du Porim, sa frimousse et ses yeux noirs rayonnant sous le sombrero, paraissait échappée du bal d'un pueblo. Dans l'autobus ou dans le sheirouth, sur les plages d'Eilath ou d'Ashkelon, à travers les champs de Galilée et les rues de Tel-Aviv, dans les chantiers de Dimona et d'Arad, partout, le

1. Cf. chap. VI, « Le second Israël », et App., tableau XXXII.

idées

volume double



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines

georges friedmann : fin du peuple juif ?

Ce livre est une réflexion sur la société israélienne et, à travers elle, sur le passé, le présent et l'avenir des juifs.

Venu pour observer une expérience, Georges Friedmann s'est trouvé, en Israël, personnellement impliqué par la prise de conscience du judaïsme et les âpres discussions qu'elle y suscite. Sommes-nous réduits au choix entre une conception mystique de la judaïcité et une autre qui voit en elle un accident de l'histoire ? Comment le récent massacre de six millions de juifs a-t-il été possible ? Loin d'assister à sa résurrection, ne discernons-nous pas aujourd'hui la fin du "peuple juif", rongé par l'assimilation dans la Diaspora et par l'israélisation sur la Terre des Promesses ?

photo-graphisme h. cohen

Extrait de la publication